

Zeitschrift: Actio : un magazine pour l'aide à la vie
Herausgeber: La Croix-Rouge Suisse
Band: 97 (1988)
Heft: 11-12

Artikel: Au seuil du désert et la pauvreté
Autor: Heinimann, Hannes
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-682052>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Des perspectives encourageantes malgré tout

Ce dernier numéro d'Actio est consacré à l'un des plus grands problèmes du tiers monde aujourd'hui: la pauvreté. Dans toutes les régions du monde où elle travaille, la Croix-Rouge suisse est confrontée à cette réalité qui se manifeste parfois sous la forme d'une misère criante mais parfois aussi d'une manière moins brutale, moins spectaculaire.

Certaines manifestations de la pauvreté m'ont personnellement particulièrement marqué: comme l'image de cette femme, avec son enfant dans les bras, tendant sa main, ou encore le regard vide d'un homme qui a perdu tout espoir.

Et pourtant, je suis conscient que ces hommes et ces femmes sont comme nous, comme vous, chère lectrice, cher lecteur, et comme moi. Des hommes et des femmes qui ne désirent rien d'autre que gagner leur pain quotidien dans la dignité pour eux et leur famille, des hommes et des femmes qui souhaitent vivre avec un minimum de sécurité et conduire leur existence selon leur vœu.

Dans les articles qui suivent, nous parlerons de populations réparties sur trois continents. Et malgré les diverses origines et cultures, ces populations ont en commun de lutter pour leur survie et d'assister trop souvent en témoins impuissants à la destruction de leurs conditions d'existence et à l'anéantissement de leur espoir d'une vie meilleure.

Mais nous ne voulons pas seulement parler de pauvreté, de conditions de vie proches de l'esclavage, de la famine et de l'ignorance. Nous voulons mettre en évidence les forces positives qui animent les populations défavorisées, tous les trésors d'imagination qu'elles déploient, les stratégies de survie qu'elles mettent en œuvre et qui constituent la caractéristique des peuples plongés dans une profonde détresse. Nous voudrions enfin montrer comment la Croix-Rouge suisse peut stimuler cette attitude positive et, en utilisant les dons d'une manière sensée, réaliser plus d'objectifs que si elle se limitait à une aide d'urgence sans lendemains.

Anton Wenger

Vie nomade et sédentaire

Au seuil du désert de la pauvreté

Le Mali, un des pays du Sahel, est l'un des Etats les plus pauvres de la planète. La population souffre périodiquement de longues périodes de sécheresse et de famine, et un nombre considérable parmi les huit millions d'habitants de ce pays, mène, dans un environnement hostile, une existence difficile, au seuil de la pauvreté absolue. L'histoire de Morry Diarra, un agriculteur de Kayo, ou celle de la communauté nomade sédentarisée de Tilwatt, illustrent cette réalité. Un collaborateur de la CRS témoigne.

La parcelle de l'espoir

Hannes Heinemann

Originaire du pays Bambara, au Mali, Morry Diarra est âgé de 46 ans. Agriculteur, il vit avec sa famille à Kayo, un modeste village situé à 70 km de Bamako, la capitale du pays.

Nous avons commencé par interroger Morry Diarra sur sa famille. Avec fierté, il nous raconte qu'il est le chef de famille et nous montre sa «carte de famille», un document officiel particulièrement important pour l'Etat puisque les indications qui y sont notées permettent d'établir le montant des impôts. Sur la carte de Morry sont inscrits trois épouses et neuf enfants, six filles et trois garçons. Dans la maison familiale vit également sa mère, mais la famille compte également un frère plus âgé de Morry, qui habite un village voisin et qui dépend économiquement de lui. Morry possède en outre deux bœufs, deux moutons et une moto hors d'usage.

Morry a hérité de son père quatre hectares de terre à proximité du village. Depuis des temps ancestraux, sa famille sème du mil chaque année au commencement de la saison des pluies. Une bonne récolte permet à Morry et à sa famille de vivre cinq à six mois.

Une parcelle de terrain de la Croix-Rouge pour vingt-cinq familles

Il y a plus d'une année que Morry Diarra est en contact avec la Croix-Rouge. En tenant compte de certains critères sociaux, la section de la Croix-Rouge de Koulikoro a choisi les Diarra comme l'une des 25

familles bénéficiaires du projet agricole de Koulikoro. Comme les autres chefs de famille, Diarra a reçu une parcelle de terre irriguée. Au prix d'efforts acharnés, la Croix-Rouge locale a réussi à arracher des mains des quelques riches et influents propriétaires terriens de la région 2,5 hectares de terre fertile et irriguée sur les rives du Niger et à les distribuer à des familles démunies. La Croix-Rouge possède aujourd'hui un titre de propriété sur ces terres et vingt-cinq familles pauvres ont chacune l'usufruit du vingt-cinquième de cette terre fertile. Grâce au soutien financier de la Croix-Rouge, une pompe à eau munie de divers accessoires a pu être installée afin d'amener l'eau du Niger jusqu'à un réservoir éloigné de 200 mètres de la rive et situé à l'endroit le plus élevé du terrain.

Morry a reçu une parcelle de 1200 m². Il cultive sur sa bande de terre longue de 100 mètres et large de 12 des gombos, des bananes, des haricots et du manioc. Deux canaux ont été creusés le long du champ et irriguent régulièrement la totalité de la parcelle grâce à une vingtaine de ramifications. L'irrigation des 2,5 hectares se déroule par roulement selon un plan qui a été établi d'un commun accord par les 25 familles.

Gain supplémentaire et corresponsabilité des bénéficiaires

Que signifie pour Morry Diarra et sa famille l'exploitation de ce lopin de terre irriguée? Il nous explique que les



trois ou quatre récoltes annuelles de bananes, de légumineuses ou de racines qui seront vendues au marché, lui permettent, ainsi qu'à sa famille, d'acquiescer de modestes liquidités. Bien que sa famille donne à la Croix-Rouge la moitié de ces recettes afin de financer les frais collectifs d'entretien et d'amortissement, au nombre desquels figurent l'exploitation de la pompe à eau, le salaire du gardien et les coûts de transport des marchandises vers le marché, il lui reste un peu d'argent pour

prodiguer étudiants et professeurs de l'Ecole d'agriculture de Koulikoro. Morry a ainsi la chance de découvrir des plantes utiles dont il ignorait l'existence, et d'enrichir ses connaissances quant à une exploitation optimale du sol, sa protection et celle des plantes ainsi qu'aux techniques d'irrigation.

Une répartition familiale des tâches

Après avoir visité les parcelles cultivées et vu les champs où on venait de se-

Dans le cadre d'un travail de développement à long terme, la Croix-Rouge suisse essaie, de concert avec la Croix-Rouge malienne, son partenaire sur le terrain, d'offrir un soutien à certains groupes de population démunis pour créer des conditions de vie nouvelles ou améliorées, et de contribuer ainsi à réduire la pauvreté. Cette aide est conçue selon le principe de la participation active et de l'autogestion des communautés bénéficiaires.

La CRS apporte son appui au développement des services de santé en zone rurale, à la formation du personnel médical et à l'exploitation de petits dispensaires. L'encouragement et le financement d'initiatives locales en matière de production de produits alimentaires (maraîchage avec irrigation) et l'encadrement social de familles nomades victimes de la sécheresse constituent les autres objectifs du programme de la CRS.

Enfin, dans le but de créer les conditions d'un soutien de la part de son partenaire local, la Croix-Rouge suisse contribue au renforcement et à l'amélioration de la structure de la Croix-Rouge malienne.

acheter occasionnellement du sucre, sel, thé, poisson ou riz. De temps en temps, il s'y ajoute aussi une étoffe qui fera un vêtement pour l'une de ses épouses. En outre, Morry a pu acquiescer des petits papiers portables pour trois de ses enfants. Au Mali, il est en effet courant que les enfants apportent chaque jour leur papière à l'école.

L'exploitation d'un terrain irrigué revêt pour Morry une signification encore plus importante: il est devenu membre d'une coopérative regroupant les vingt-cinq familles bénéficiaires ce qui veut dire qu'il prend part aux décisions. Lors des séances hebdomadaires, des questions essentielles sont abordées comme l'attribution des parcelles, le rythme de l'irrigation, l'entretien des structures communautaires et celui de l'amortissement, et des solutions sont recherchées en commun. En outre les membres de la coopérative profitent régulièrement des conseils et de l'aide que leur

mer, début juillet, du mil, nous sommes rendus au centre du village de Kayo, auprès de la famille Diarra. La cour intérieure, à ciel ouvert constitue le centre de la vie familiale. Autour de la cour se groupent plusieurs maisons de terre, petites et basses: la maison d'habitation est divisée en plusieurs pièces, la niche qui abrite la cuisine, les étables pour les deux bœufs, les deux moutons et les six poules, et enfin une petite remise où l'on range l'outillage.

La population du village de Kayo qui compte environ 800 personnes vit avant tout de l'agriculture, que ce soit sur ses propres champs ou sur des champs affermés. Grâce à la proximité du Niger, quelques familles vivent aussi de la pêche. Les paysans comme Morry sont également chasseurs lorsque l'occasion se présente. Il arrive, en particulier pendant la longue saison sèche, que Morry chasse des heures, voire des jours durant à travers la savane, à la recherche de lièvres, d'oiseaux et d'agoutis, pour améliorer l'ordinaire quotidien avec quelques morceaux de viande. Morry nous montre le précieux fusil de chasse qu'il garde

Morry Diarra sur «sa» parcelle Croix-Rouge. Outre les bananes, Morry cultive également des Gombos, une légumineuse locale, des haricots et du manioc.

ETRANGER

dans sa chambre. Cette arme est d'autant plus précieuse, que son propriétaire doit payer chaque année 5000 francs CFA (environ 25 francs) à l'Etat pour avoir le droit de posséder une arme.

Assis à l'ombre et dégustant une bière de mil fraîche, nous profitons de l'hospitalité de la famille Diarra tout en observant la grand-mère qui s'occupe du dernier né, âgé d'un an. La plus jeune femme de Morry pile le mil et fait du feu. La première épouse s'est rendue au marché pour vendre des poules. Nous avons rencontré auparavant la deuxième épouse et les quatre enfants les plus âgés dans les champs en train de casser la croute de terre asséchée recouvrant les champs.

Morry et sa famille de 14 membres doivent de toute évidence travailler durement pour pouvoir survivre. Si, pendant la



2,5 ha de terre fertile: c'est la superficie qu'a pu acquérir la section locale Croix-Rouge de Koulikoro et qu'elle a redistribué à 25 familles. Chaque parcelle est régulièrement irriguée avec de l'eau puisée dans le fleuve Niger, tout proche.



La cour, centre de la vie familiale des Diarra. A l'arrière-plan, leur habitation.

saison des pluies, qui cette année commençait à se manifester par l'apparition de bourgeons, les pluies sont abondantes, survivre en ne comptant que sur ses propres forces devient possible. Mais si les pluies sont rares, comme les habitants de Kayo l'ont déjà vécu deux fois ces dix dernières années, les jeunes pousses de mil sont détruites, et les prix des denrées sur le marché augmentent. Tous les efforts, tout le labeur ne suffiront pas à nourrir une famille.

Initiative personnelle

L'assurance de pouvoir cultiver pendant toute l'année 1200 m² de terre fertile sur le terrain de la Croix-Rouge offre

à la famille Diarra une petite garantie de sécurité. Le fait d'être membre d'une coopérative et que l'on doive s'engager avec les autres à exploiter et à mettre en valeur de façon optimale ce projet agricole encourage Morry pour l'avenir, stimule son dynamisme et lui permet de développer des initiatives et de combattre la pauvreté en ne comptant que sur ses propres forces.

Morry nous raconte au moment de notre départ qu'il est l'un de ceux qui sont à l'origine de deux projets complémentaires réalisés sur le terrain Croix-Rouge: un vivier dans le réservoir à eau et un futur élevage de volaille auquel il a contribué en faisant don de son propre coq. □

La liberté, notre bien le plus précieux ...

Hannes Heinimann
et Mamadou Sy

La grande sécheresse des années 1984-85 a provoqué un exode massif des nomades et des éleveurs de leur région d'origine située en bordure du Sahara. De même, en raison de la pénurie de fourrage, de nombreux Touaregs des régions de Gao et de Kidal ainsi que des Berbères et des Maures des régions situées au nord de Tombouctou ont perdu les trois quarts de leur cheptel et se sont vus contraints à l'exil vers le sud.

Pour les nomades, un troupeau signifie nourriture, richesse, considération et puissance de la tribu. Sa perte équivaut à la fin d'un mode de vie séculaire. Les nomades deviennent alors des réfugiés qui s'amusent aux alentours des centres urbains. Le genre de vie nomade se heurte aux normes et aux systèmes de vie des populations sédentaires. Manières de faire et comportements propres à ce genre de vie comme rendre des comptes, payer des impôts, collaborer à une infrastructure communautaire, observer des règles et des lois, tout cela est étranger à l'existence nomade. L'adoption d'un mode de vie inhabituel qui les oblige à

s'installer dans un habitat permanent doublé de l'ignorance des techniques de production agricole rendent les nomades complètement inadaptés à leur nouvel environnement et en font des défavorisés.

Les campements nomades autour de Mopti

Les campements de réfugiés regroupant les anciens nomades se trouvent entre autres autour de la ville de Mopti, une ville portuaire et de pêcheurs au confluent du Niger et du Bani au Mali. Pendant des siècles, Mopti a été un carrefour important entre l'Afrique noire et les pays arabes. Le rôle commercial de la ville a nettement régressé mais la cité a néanmoins gardé une certaine importance comme capitale administrative de la région du même nom et comme point de rencontre entre les différentes ethnies du Mali. La région de Mopti se trouve à la charnière des mondes sédentaire et nomade, entre la savane humide et la savane sèche.

Les dizaines de milliers d'anciens nomades provenant du nord – leur nombre exact n'est pas déterminé – qui vivent dans des campements aux alentours de la ville, constituent



un poids démographique important pour la cité. La pauvreté qui touche également largement une grande partie de la population traditionnelle et les signes évidents d'une avancée du désert aggravent une situation déjà critique: la région de Mopti souffre actuellement d'une grave pénurie alimentaire; famine et sous-alimentation sont, selon des sources gouvernementales, devenus plus importants que lors de la grande sécheresse des années 84-85. Lorsque furent planifiées les vastes installations d'irrigation autour de Mopti et le long du Niger, les spécialistes ne purent prévoir la baisse du niveau du fleuve. Les surfaces agricoles retenues pour l'irrigation, surdimensionnées, sont pour la plupart à sec et la teneur en sel des sols trop élevée, les rendant inutilisables pour une mise en valeur future.

L'exemple de Tilwatt

Tilwatt, à 15 km de Mopti, sur le grand axe nord-sud du pays, est l'un des campements de nomades réfugiés. Fondé en 1985, il a abrité rapidement 150 familles, soit près de 800 habitants. Mamadou Sy, un Mauritanien, qui travaille depuis trois ans au Mali comme délégué au développement pour la CRS et la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge, et qui, à ce titre, collabore étroitement avec la Croix-Rouge malienne, s'est rendu à Tilwatt en mai dernier pour la troisième fois. Il nous donne ci-après ses impressions: «Acceptés il y a trois ans comme population de passage par les habitants du lieu et eux-mêmes se considérant comme tels, les nomades s'installèrent dans des campements provisoires. Nomades comme indigènes avaient néanmoins compté sans la volonté des autorités et des organisations caritatives et sans le dévouement de l'animateur communautaire.»

«Au milieu du tâtonnement général qui a prévalu durant toute la phase succédant à l'opération d'urgence, toutes sortes de programmes de réhabilitation ont fleuri, le plus souvent inadéquats parce que conçus comme des actions d'urgence ne tenant pas compte de tout l'aspect culturel.»

«La «sédentarisation du no-

made» devint un de ces programmes très à la mode, très prisé des autorités et des O.N.G. Au Mali, gouvernement et organisations d'entraide se frottèrent avec plus ou moins de bonheur à des programmes appelés «recasement», «réhabilitation», «relèvement» ou «fixation» du nomade.»

«Ainsi les problèmes politiques et administratifs d'attribution des terres pour la communauté de Tilwatt furent-ils réglés en un tourne-main en vue de la fixation définitive de la communauté sur son nouveau territoire.»

«Les gens de Tilwatt virent ensuite défilier quantité de bienfaiteurs, chacun avec ses dons et ses exigences, chacun prétendant satisfaire un besoin qualifié «d'essentiel» mais sans jamais tenir compte des vœux de la communauté. C'est ainsi que les habitants de Tilwatt virent des organisations financer qui un programme de reboisement selon le procédé du «Food for work» (nourriture contre travail n.d.l.r.), qui un projet de maraîchage, qui de forage de puits, qui de culture sous pluie, qui d'alphabétisation, de santé communautaire, qui d'amélioration de l'habitat, etc... etc...»

Seule la moitié des habitants est restée

«Le «village» de Tilwatt, comme l'appellent aujourd'hui ses habitants non sans humour, a changé d'aspect, comme j'ai pu m'en rendre compte lors de ma troisième

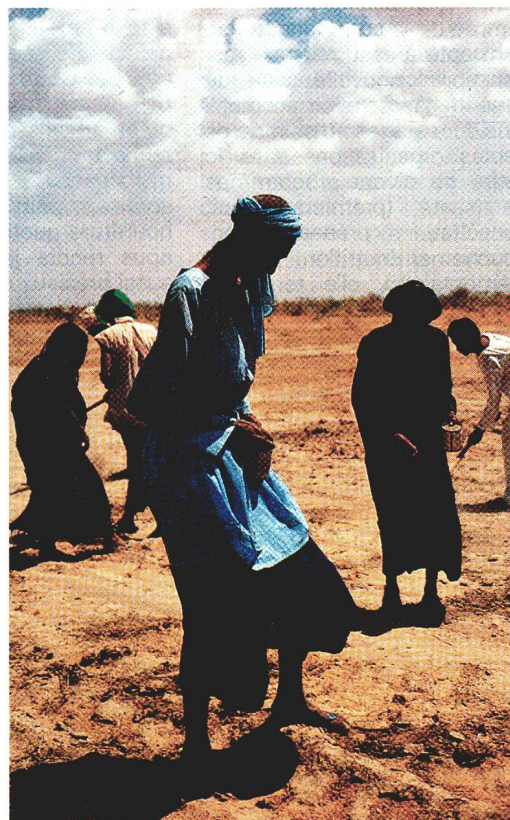
visite. Plus aucune tente flottant au vent: Tilwatt comprend actuellement 60 maisons, construites en terre et séparées par des murs mitoyens. Autour du village et limitant son horizon, des «carrés» d'arbres plantés par la communauté (7500 au total) destinés à assurer une protection contre le sable et le vent.»

«Malgré ces «meilleures» conditions de vie, la population du village est tombée à 73 familles. Les autres ont préféré reprendre le chemin du nord. Celui qui parvient à acheter quelques vaches et un cha-

meau succombe le plus souvent à la nostalgie des larges horizons et du genre de vie ancestral, adapté au rythme des saisons.»

«Ceux qui sont restés croient la reconversion possible: ils ont pris goût à de nouvelles activités et modes de vie mais sont assaillis par toutes sortes de découragement:

«Voici trois ans que les fils de ce peuple de grand éleveurs s'évertuent à faire pousser du mil sur 30 hectares. Mais durant ces trois ans, la pluie n'était pas au rendez-



Des nomades, réfugiés de la faim dans les régions du sud du Mali, en train de labourer le sol boueux: une activité inhabituelle pour eux.
(Photos: Hannes Heinemann)



vous. Les organisations d'entraide ont suspendu leur 'food' (aide alimentaire n.d.l.r.) mais le 'work' lui continue sans résultat et sans soutien! Les puits tarissent les uns après les autres, il faut continuellement de nouveaux forages. Quant au maraîchage, il ne peut être que saisonnier et la récolte qu'un appoint à celle des céréales toujours déficitaires. Les donateurs se sont lassés et l'enthousiasme des animateurs communautaires est retombé.»

Des éléments positifs

«Les habitants de Tilwatt ont une appréciation différenciée de leur situation nouvelle. Fatoumata Salek, une jeune femme de la communauté, se sent apte à assumer une responsabilité nouvelle: celle de la santé. Après avoir accompli plusieurs stages au sein de diverses organisations dans le cadre de divers programmes de santé (premiers soins, consultations prénatales, accouchement/nutrition, soins élémentaires), elle tente de mettre en pratique ses connaissances au bénéfice de la communauté. Elle dispose aujourd'hui d'un joli dispensaire et elle est assistée d'un infirmier, mais elle regrette le temps où, du matin au soir, elle passait de tentes en tentes pour s'enquérir des problèmes de santé des nomades et essayer de trouver des solutions. En l'écoulant, on décèle son attachement aux possibilités de promotion sociale que lui ouvre cette occupation nouvelle.»

Un personnage tragique

«En revanche, en parlant avec Mohamed Baye, beau vieillard à la barbe blanche, qui s'enorgueillissait de son troupeau de 1000 têtes, c'est toute une autre réalité qui apparaît. Nous l'avons rencontré sur son champ de 30 ha, labourant avec les autres un sol argileux sous l'ardent soleil de mai (il faisait 47° ce jour-là). Il nous dit en souriant: «S'il m'était possible de labourer au coucher du soleil et même la nuit, je serais entièrement favorable à l'agriculture!» Répondant à sa boutade par un encouragement — la persévérance et après un long silence, il nous confia encore: «un nomade qui ne peut transhumér derrière son bétail à travers les

grands espaces est un personnage tragique.» «Avant de prendre la route du sud, à notre grande honte, nous avions vu de grands hommes se donner la mort; la situation était telle qu'aux détresses visibles des uns, s'ajoutait le dénuement caché des plus fiers: vieillards sans ressources, grands éleveurs au troupeau décimé, femmes et enfants abandonnés. En vérité, tout valait mieux que cette situation là, même l'agriculture. Nos bienfaiteurs n'ont donc eu aucun mal à nous en convaincre et à nous retenir ici.» Après un soupir de résignation, il termina par un propos qui m'a convaincu par sa justesse. «A notre arrivée, une aide généreuse nous a permis de survivre, mais elle s'est vite arrêtée. Cette interruption ne me dérange pas, car je sais qu'en admettant qu'une assistance efficace aux nombreux nécessiteux que nous sommes peut assurer notre nourriture quotidienne, elle ne nous rendra jamais un bien aussi précieux que la liberté et surtout la fierté de nos tribus.»

Sous la pression des circonstances extérieures, les nomades contraints à la sédentarisation pourront-ils s'adapter à leur environnement? Une chose est sûre; même l'aide la plus adaptée qui soit ne peut jamais en l'espace de quelques années transformer le genre de vie séculaire de populations entières. L'histoire a toujours connu des phénomènes de sédentarisation des nomades, souvent dans des circonstances dramatiques et sur une longue période. C'est sans doute vrai. Mais ce qui est également vrai, c'est qu'une minorité de nomades a réussi, après la pire sécheresse de ces dernières années, à renouer avec son mode de vie et de production traditionnel et poursuivre son existence sans aide extérieure. □

Après les inondations au Soudan

Au-delà de la catastrophe, l'aide humanitaire doit continuer

Une catastrophe naturelle met souvent cruellement en évidence les problèmes sociaux fondamentaux du pays touché et notamment ceux des populations les plus défavorisées. Mais elle donne l'occasion aux organisations d'entraide d'accéder à ces populations et de mieux cerner leurs besoins. Le Soudan, touché récemment par des pluies diluviennes, en fournit un bon exemple. Une collaboratrice de la CRS, envoyée sur place pour superviser la distribution des secours, témoigne.

Verena Kucholl

Au lendemain de grandes catastrophes, la presse fait état, dans le monde entier, des problèmes majeurs du pays touché. Faisons, pour nous en convaincre, un tour d'horizon des titres que l'on pouvait lire dans les journaux suisses après les inondations de l'été dernier au Soudan, provoquées par le niveau élevé du Nil et les pluies diluviennes qui se sont abattues sur le pays. Du début au milieu du mois d'août, on pouvait lire: «Le Soudan appelle à l'aide», «Secours au Soudan: la pagaille», «L'aide s'organise», «Soudan: l'enfer au quotidien». Puis, c'est la tragédie provoquée par l'homme qui est venue au premier plan, comme par exemple ce titre: «Tragédie au Soudan: guerre et famine».

Guerre, famine, otages: après le chaos des premiers jours, et avec en toile de fond l'aide humanitaire qui s'organise, le vrai visage du pays commence à apparaître. Et tandis que l'opinion publique détourne son attention, commence pour les œuvres d'entraide un long travail. Elles cherchent des solutions pour les populations qui ont perdu le peu qu'elles possédaient dans les pluies, des hommes et des femmes qui vivent aux frontières du minimum vital.

Le sud affamé

Khartoum est à la fois la capitale du nord islamique et la capitale politique de l'ensemble du pays. Du nord sont partis le commerce des esclaves

puis la colonisation, enfin les efforts de développement. Les Soudanais du sud ont une culture différente, ne sont pas musulmans mais principalement animistes et suivent les traditions de leurs ancêtres; seule une faible partie d'entre eux sont devenus chrétiens. Le sud du pays se défend contre la suprématie du nord et la législation qu'il impose et lutte pour un statut d'autonomie régionale. Ces conflits ont débouché sur une guerre civile qui a sévi de 1955 à 1972 et qui a éclaté à nouveau en 1982, après une très courte période de paix.

Le sud est un territoire en guerre. Y apporter de l'aide relève de l'exploit. Approvisionner la population non combattante en vivres n'est une prio-

rité ni pour les troupes gouvernementales ni pour les combattants de la liberté; même une organisation humanitaire comme le Comité international de la Croix-Rouge (CICR), dont le rôle est pourtant de défendre les populations civiles dans les régions en conflit, et qui a une grande expérience dans ce domaine, n'a réussi à ce jour qu'à rassembler du personnel et du matériel (vivres et avions notamment) sans pouvoir encore aller plus loin. Les négociations sont longues et pénibles. Jour après jour, les efforts se multiplient pour parvenir à un accord qui permettrait la distribution de vivres aux populations affamées dans le sud du pays.

Exode vers la capitale

Les organisations internationales sont empêchées d'agir et ne parviennent que sporadiquement à apporter leur aide dans le sud du pays; une situation qui a poussé les populations affamées à choisir l'exode. Pas moins de 300 000 personnes sont parties en di-

rection du sud pour se réfugier en Ethiopie, le pays voisin, et environ 500 000, cette année seulement, ont pris la direction du nord pour s'établir à la périphérie de Khartoum. Et ce flux de réfugiés se poursuit. Chaque jour, sur la route du nord, on dénombre des dizaines de morts, de faim ou d'épuise-

ment. Ce n'est qu'en empiétant sur la souveraineté nationale et en distribuant d'une manière impartiale les secours par-dessus les conflits et les divergences de toute sorte que l'on pourrait éviter le décès en masse des populations. Mais le fondement politique sur lequel reposent tous les Etats de la planète n'autorise pas de telles interventions. Notre «ordre mondial» s'effondrerait...

Les victimes des inondations

Ceux qui, malgré toutes les difficultés, parviennent jusqu'à Khartoum, s'installent à la périphérie de la ville et attendent que le gouvernement leur attribue officiellement un endroit où s'installer. Sur une population de quatre millions d'habitants, un million vit ainsi illégalement. Sur ce million, 40 % proviennent non pas du sud, mais de l'ouest et de l'est, d'où ils ont afflué, il y a quatre ans, poussés par la sécheresse qui a frappé la ceinture



Distribution de couvertures en laine aux sinistrés. Une telle opération se fait toujours dans une atmosphère tendue. Pour éviter que la situation n'échappe à tout contrôle, une organisation irréprochable et un travail efficace et consciencieux sont indispensables.

